



ABDERRHAMANE SISSAKO. Sur le tournage de *Bamako*, son dernier film. *A voir absolument !...*

rendez-vous

décembre

du 30 novembre au 5 décembre

Projection du film *Bamako* de ABDERRHAMANE SISSAKO
Cinéma Le Palace - Tulle

du 5 au 22

Exposition RENÉ MOREU, *Pictogrammes* (voir page centrale)
rencontre avec l'artiste mardi 5 décembre - 18h
Sortir la Tête - 14 rue Riche - Tulle

jeudi 7

Scènes ouvertes, salle Des Lendemains qui chantent - 19h

mardi 12

Prendre un bol d'art, porter un regard sur l'art, donner à voir une œuvre...
18h30 - Peuple et Culture

mercredi 13

Projection des films *Nouvelle Société n°5, 6, 7* du GROUPE MEDVEDKINE de Besançon
Mon diplôme, c'est mon corps de SOPHIE BRUNEAU et MARC-ANTOINE ROUDIL
20h30 - salle Latreille - Tulle, en présence de PATRICK LEBOUTTE

lundi 18

Droit de questions

La religion chrétienne est-elle un frein à l'égalité hommes/femmes avec GÉRARD DELTEIL
à l'initiative de la Mission départementale aux droits des femmes et à l'égalité
20h30 - salle Latreille - Tulle

édito

DES HOMMES ET DES FEMMES S'EMBARQUENT AU RISQUE DE LEUR VIE SUR DES PIROGUES QUI VONT VOGUER DURANT DES JOURS ET DES NUITS ENTRE LES GRANDS PAQUEBOTS. ILS S'ÉCHOIENT DANS L'INDIFFÉRENCE AU MILIEU DES EAUX LES PLUS POISSONNEUSES D'EUROPE, PRÈS DES CÔTES D'ESPAGNE. QUELQU'UN QUI PEUT MANGER ET SOUTENIR SA FAMILLE NE PART PAS AINSI, SANS GARANTIE D'Y PARVENIR, SIMPLEMENT PARCE QUE DES LUMIÈRES JAUNES OU ROUGES BRILLENT QUELQUE PART. SI JE DOUTE DE LA CAPACITÉ DE L'ART À TRANSFORMER LE MONDE, JE CROIS À L'ÉVEIL DES CONSCIENCES, COMME CES GENS QUI ONT QUITTÉ LEURS FAMILLES ET ACTIVITÉS PENDANT DES SEMAINES POUR VENIR TÉMOIGNER DEVANT MES CAMÉRAS.

ABDERRHAMANE SISSAKO

cinéma documentaire

Carte blanche à Patrick Leboutte

PATRICK LEBOUTTE se définit comme un critique itinérant. Il est aussi historien du cinéma fondateur et rédacteur en chef de la revue *L'image, le monde*, enseignant à l'INSAS, la principale école de cinéma belge à Bruxelles. Il entreprend un travail d'écriture à partir de ses rencontres de marcheur à l'écoute des habitants. Il viendra à Tulle du 11 au 17 décembre, à notre invitation, et deux autres semaines en début d'année prochaine. A chaque fois il nous proposera une soirée de cinéma.

Nouvelle Société n°5, 6, 7 du groupe Medvedkine de Besançon

(France - 1969-1970 - 3 x 10 min.)



Mon diplôme, c'est mon corps de Sophie Bruneau et Marc-Antoine Roudil

(Belgique - 2005 - 18 min.)

mercredi 13 - 20h30 - salle Latreille - Tulle

Hommage à Georges Binetruy

"Apprendre à démonter, puis remonter la caméra en un minimum de temps, comme on le faisait à l'armée avec nos fusils, voilà ce que nous voulions. Après, tout est allé très vite : on m'a foutu la caméra sur l'épaule, j'ai fait la mise au point et le coup est parti tout seul."

"Une fois que tu as mis les yeux derrière la caméra, tu n'es plus le même homme, ton regard a changé"
GEORGES BINETRUY, in *L'image, le monde*, n°3, automne 2002

1967-1973 : Quelques dizaines d'ouvriers des usines *Rhodiaceta* de Besançon et *Peugeot* de Sochaux, d'un côté, une poignée de réalisateurs et de techniciens du cinéma français, de l'autre, décident de consacrer du temps, de la réflexion et du travail, à faire des films ensemble. Librement associés sous le nom de GROUPE MEDVEDKINE, ils réalisent quinze films qui, pour la première fois avec une telle ampleur, expriment de l'intérieur le point de vue de la classe ouvrière sur elle-même et sur le monde. Quinze films pour autant de chefs-d'œuvre du cinéma politique, du cinéma tout court.

Mort au début du mois de novembre, GEORGES Binetruy était l'un d'eux, ouvrier à la *Rhodia*, militant et caméraman du groupe de Besançon. Peu d'hommes autant que lui ont cru à ce point au pouvoir que possède le cinéma de susciter du lien, de déminer les mises en scène patronales, de renverser les ordres les mieux établis. Son rapport à la caméra, immédiat, sensuel, d'une intelligence fulgurante, était d'abord un rapport à l'outil. Il ne la touchait jamais sans liesse, sans cette joie contagieuse contenue dans l'acte même de faire. Il ne la touchait jamais sans la mettre au service de ceux qu'il aimait, protégeant leur intégrité tout en leur permettant d'accéder au statut de personnage de film : y a-t-il plus beau visage, dans le cinéma français, que celui de SUZANNE, dans *Classe de lutte* ?

GEORGES était une des plus belles personnes que j'ai rencontrées dans ma vie. Il m'a appris que le cinéma servait d'abord à faire passer - des idées, des visages, des colères, des chimères -, à faire passer puis à raccorder - des bouts des uns, des bouts des autres, pour un peu plus d'en commun. Il m'a appris que le cinéma était une pratique qui se partage, libre de droit, propriété de tous. Il m'a appris à faire la révolution. Il m'a appris à aimer cela. Ensemble, nous avons parcouru la France pour présenter *Classe de lutte* ou ce *Nouvelle Société n°6* qu'il aimait tant, et qui représente pour moi son testament : deux films où domine le mot "à suivre", le seul mot qui compte au

cinéma. Lui qui avait tellement peur de parler en public, parce qu'il connaissait l'importance des mots, parce qu'il concevait la maîtrise de la langue comme un instrument de lutte, parce qu'il pensait que sans elle on ne pouvait vivre digne, me répétait chaque fois que j'étais son professeur. En réalité, le professeur, c'était lui : prof de dignité, prof de fidélité, prof de vin d'Arbois, prof de tout ce qu'on n'apprend pas dans ces écoles où il regrettait pourtant de n'avoir pu mettre les pieds. GEORGES BINETRUY fut le meilleur pédagogue que je n'ai jamais eu. Pour vous le faire connaître et pour lui rendre hommage, j'aimerais vous présenter trois courts métrages, intitulés tous trois *Nouvelle Société* : trois ciné-tracts, ironiques et insolents, entre situationnisme et agit-prop, actualités populaires et cinéma d'intervention, réalisés en 1969 et 1970 par le GROUPE MEDVEDKINE de Besançon et pour lesquels il assura l'image. Des trois, *Nouvelle Société n°6* est le plus émouvant. A la jubilation de retourner contre elles-mêmes les images du pouvoir, de les détourner puis de les renvoyer à leur expéditeur, s'ajoute ici l'empathie pour une fillette que les conditions de travail empêchent de voir ses parents. Au projet de "Nouvelle Société" voulu par JACQUES CHABAN-DELMAS, le premier ministre de l'époque, les ouvriers-cinéastes répondent à leur façon : cinéma-boomerang, cinéma-guérilla, tout de suite, sans attendre le grand soir. Et puisque l'histoire du geste cinématographique, ainsi conçu comme mouvement d'émancipation, est une histoire sans fin, nous découvrirons ensuite *Mon diplôme, c'est mon corps*, le dernier film en date de SOPHIE BRUNEAU et MARC-ANTOINE ROUDIL (*Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés*). Dans ce film, Madame ELAYOUBI nous parle de sa dignité de femme et de sa souffrance en tant que femme de ménage ; comme GEORGES BINETRUY, elle nous dit surtout qu'on ne se libère jamais totalement sans la langue. GEORGES BINETRUY est mort en homme libre, FATIMA ELAYOUBI vient de publier son premier livre, *Prière à la lune*, dont nous lirons ensemble quelques pages.

PATRICK LEBOUTTE

au cinéma Le Palace

Bamako de Abderrahmane Sissako (2006 - 128 min.)

du jeudi 30 novembre au mardi 5 décembre - cinéma Le Palace - Tulle

pour les horaires, consulter le programme du cinéma Le Palace

De : Jean-Louis Comolli

Envoyé : dimanche 22 octobre 2006 15:03

Chers amis,

Enthousiasmé par "Bamako", le film d'Abderrahmane Sissako, je vous incite ardemment à courir le voir : je ne crains pas de l'affirmer, c'est un tournant dans l'histoire du cinéma (et pas seulement du cinéma politique). Que le cinéma vienne prendre le monde à bras le corps pour l'embrasser, le serrer dans ce qu'il est ici et maintenant, au risque même de se trouver étouffé dans cette étreinte, qu'il puisse y avoir une réponse *cinématographique* aux questions du monde, que l'utopie du cinéma puisse et doive venir rendre le monde plus intelligible, plus déchiffrable et peut-être plus insupportable aussi — voilà ce dont, spectateurs, nous avons le plus vif besoin. Très cordialement -- Jean-Louis Comolli.

Bamako de ABDERRHAMANE SISSAKO



(...) ABDERRHAMANE SISSAKO met tout simplement en scène le procès que la société civile africaine pourrait, dans la réalité, tenter à la Banque mondiale et au FMI. Le mot « procès » est à prendre au pied de la lettre : il s'agit bien d'une confrontation, avec des avocats et des magistrats professionnels, et de véritables témoins (comme AMINATA TRAORÉ par exemple). Le procès se déroule dans une grande cour commune à plusieurs maisons, où tout autour, la vie continue, avec les enfants qui jouent, les animaux, un mariage qui passe, des femmes qui teignent de grands morceaux de tissu... Une mini-fiction se trame également, avec un couple qui habite là, et qui se déchire. Cette mise en situation du procès, qui pourrait a priori paraître artificielle, inscrit au contraire la parole dans une réalité concrète. Ce qui

pourrait avoir un caractère trop formel devient presque « naturel », très éloigné, précisément, de la froideur et de l'extraterritorialité des institutions économiques internationales.

Le poids exorbitant de la dette, la colonisation de l'imaginaire, la privatisation des services publics, le transfert organisé des richesses de l'Afrique vers le Nord..., (...) des arguments développés par les témoins à charge. Mais ces arguments sont d'autant plus saillants qu'ils sont exclusivement portés par des Africains (qui ont aussi conscience des faillites de leurs gouvernements), auxquels s'ajoute même un Ancien, qui lance, dans sa langue, une plainte pour son peuple martyrisé : le moment est bouleversant. Enfin, tout manichéisme est évité, puisque les arguments à charge sont contredits par les défenseurs des institutions économiques internationales.

Très singulier, mêlant documentaire et fiction (et même un faux western hilarant que diffuse un soir la télé installée dans la cour), pièces à conviction et émotion, *Bamako*, présenté hors compétition (dommage !) est le fruit évident d'une forte nécessité ressentie avec violence par Abderrahmane Sissako. Cette nécessité qui manque cruellement à beaucoup de films ici, à Cannes, comme ailleurs. (...)"

CHRISTOPHE KANTCHEFF, extrait de l'article paru dans *Politis* le lundi 22 Mai 2006

Le réalisateur

ABDERRHAMANE SISSAKO est né en 1961 à Kiffa, en Mauritanie. Après une enfance au Mali et un bref retour en Mauritanie, il part en Union Soviétique afin de suivre des études de cinéma au VGIK, l'Institut fédéral d'État du cinéma, à Moscou. Il y étudiera de 1983 à 1989.

Créés au lendemain de la seconde guerre mondiale à Bretton Woods (Etats-Unis) et basés à Washington, le FMI et la Banque Mondiale ont aujourd'hui pour missions principales la régulation du système financier international et l'octroi de prêts aux pays en développement. Face aux difficultés de nombreux pays à rembourser leur dette, les pays riches ont exigé au début des années 1980 la mise en place de programmes dits "d'ajustement structurel", fixant ainsi les règles du jeu dont dépend le sort de millions de personnes.

Les gouvernements des pays très endettés se sont alors vus dicter par les représentants des institutions financières internationales la politique à suivre pour rétablir leur équilibre financier. La plupart des pays d'Afrique subsaharienne se trouve aujourd'hui sous ajustement structurel. D'inspiration très libérale, les programmes d'ajustement servent principalement les intérêts des pays riches, Etats-Unis et Europe en tête. Les réformes imposées aux pays du Sud sont toujours les mêmes alors que, paradoxalement, elles sont loin d'être appliquées dans les pays du Nord : suppression des subventions accordées par l'Etat (agriculture, textile,...), démantèlement des services publics, licenciement des fonctionnaires (instituteurs, médecins,...).

Les privatisations des sociétés nationales des pays endettés, qui géraient notamment les richesses naturelles, l'eau, l'électricité, les moyens de communication et de télécommunication, sont presque toujours effectuées au profit des multinationales des pays riches.

Les contrats, négociés dans un contexte où se mêlent pressions politiques et corruption, sont systématiquement en faveur des multinationales.

Dans le même temps, les populations des pays placés sous ajustement structurel n'ont cessé de s'appauvrir, avec pour conséquences la diminution de l'espérance de vie, l'augmentation du taux de mortalité infantile, la baisse du taux d'alphabétisation.

La quasi totalité des rapports officiels soulignent que les "pays pauvres très endettés" sont plus pauvres aujourd'hui qu'il y a vingt ans.

Or, si l'on tient compte de l'ensemble des flux financiers et des transferts de richesses, les pays africains ont fait plus que rembourser leur dette aux pays riches. Beaucoup d'entre eux ont dû tout céder et ne pourront plus assurer leur développement futur.

L'annulation éventuelle et tardive de la dette apparaît désormais comme un leurre.

ABDERRHAMANE SISSAKO

droit de questions

La religion chrétienne est-elle un frein à l'égalité hommes/femmes ? avec Gérard Delteil,

Doyen honoraire de la faculté de théologie protestante de Montpellier

à l'initiative de la Mission départementale aux droits des femmes et à l'égalité

lundi 18 - 20h30 - salle Latreille - Tulle

L'inégalité entre hommes et femmes remonte au plus lointain de l'histoire des sociétés. Elle s'enracine au plus profond, dans les images que nous véhiculons des hommes et des femmes, et de leurs rôles sociaux. Comment les facteurs religieux ont-ils contribué, parmi d'autres, à l'élaboration et à la transmission de ces images ?

La religion chrétienne, si importante pour la compréhension de notre culture, proclame l'égalité de tous les êtres humains. Mais ce discours de l'égalité se double d'un discours sur la différence entre la femme et l'homme, qui entretient et reproduit dans les pratiques la prééminence du masculin.

Le christianisme contemporain est traversé par cette tension. La structure patriarcale des institutions chrétiennes est remise en question, notamment par le développement des théologies féministes et la relecture des textes fondateurs.

La question reste posée : la religion chrétienne peut-elle être un facteur d'émancipation, ou est-elle un frein à l'égalité hommes/femmes ?

rené moreu

Pictogrammes, exposition du 5 au 22

rencontre avec l'artiste mardi 5 décembre à 18h

Sortir la Tête - 14 rue Riche - Tulle (voire page centrale)

prendre un bol d'art

Porter un regard sur l'art, donner à voir une œuvre...

mardi 12 - 18h30 - Peuple et Culture, autour d'un pique-nique

Cette rencontre mensuelle autour du thème : *porter un regard sur l'art, donner à voir une œuvre*, est ouverte à tous ceux que l'art interroge. Je vous propose de mettre en place ensemble un calendrier de visites d'expositions dans la région ou plus loin (week-end à Paris en prévision, biennale de Venise, château de Oiron... en fonction des envies), de rencontres avec des artistes, soit en résidence (HÉLÈNE LEFLAIVE au musée des armes à Tulle), soit dans leurs ateliers, ou autour d'une exposition à Sortir la Tête (RENÉ MOREU peintre, illustrateur, éditeur et sous réserve une rencontre avec lui autour de l'illustration enfantine ; RAMON en mars, ...).

Ensuite nous monterons à Peuple et Culture, avec nos petits paniers repas pour nous nourrir d'art, et d'autres choses...

Prendre contact avec AURÉLIE GATET au relais artothèque de Tulle - 05 55 26 03 97

mail : aurelie.gatet@wanadoo.fr

noël solidaire...

Huile d'olive palestinienne

Plus qu'un symbole, l'olivier est, de toutes les productions agricoles palestiniennes, la plus importante (25% de la valeur de la production agricole) et les oliviers représentent 75% des arbres fruitiers en Cisjordanie. Ils font vivre 700 000 familles, environ le quart des 3,5 millions d'habitants. Avec la perte de leur travail en Israël depuis le début de la seconde Intifada, beaucoup de Palestiniens n'ont que cette source de revenus. La production et la commercialisation de l'huile d'olive sont soumises au seul arbitraire des soldats israéliens.

Grâce à l'association "Le Philistin" qui importe directement l'huile d'une coopérative, une nouvelle commande de Peuple et Culture vient d'être livrée. Cette huile vient de la dernière récolte de la région de Naplouse, les olives sont cultivées de façon traditionnelle, sans utilisation de pesticides, 1ère pression à froid. La fontaine de 3 litres : 36 €.

Disponible à Peuple et Culture et à Sortir la Tête. Commande par téléphone au 05 55 26 32 25

Céramiques palestiniennes

De beaux plats en céramique fabriqués à Hébron en Palestine et aussi importés par "Le Philistin" peuvent être une bonne idée de cadeaux originaux et solidaires... Disponibles à Peuple et Culture.

Cartes postales (et de vœux)

De la série de broderies de CÉCILE POUGET **manifestez-vous** : lot des 10 cartes 15 € ; grande carte 2 € ; petite carte 1,50 €.

adhésion 2006

Adhérent 25 €

Association, CE 50 €

Peuple et Culture Corrèze - 51 bis rue Louis Mie - 19000 Tulle / tél : 05 55 26 32 25 - fax : 05 55 26 88 95
peupleetculture.correze@wanadoo.fr - http://perso.wanadoo.fr/pecc19

Peuple et Culture Corrèze n°23 tiré à 1000 exemplaires - Directrice de la publication : Manée Teyssandier
Imprimé par Peuple et Culture Corrèze - 19000 Tulle - Issn : 1769-4531

rené moreu

pictogrammes



du 5 au 22 décembre 2006

à Sortir la Tête, 14 rue riche à Tulle

du mardi au vendredi 15h30 - 18h30 et le samedi 15h - 18h

rencontre avec l'artiste mardi 5 à 18h

*Je ne peins pas sur le motif,
c'est lui qui vient dans l'atelier.*

*Mon théâtre c'est le jardin, les taches de soleil,
la planche de bois bleue abandonnée sur l'herbe.*

*Je travaille de mémoire, c'est à dire que je peins
mes aberrations visuelles.*

René Moreu

Pictogramme : selon le dictionnaire, ce mot désigne un élément schématique d'une écriture primitive représentant les notions au moyen de signes dessinés (figures, objets) à valeur symbolique. Système de communication "lisible" par tous, l'écriture pictographique, qu'elle soit assyrienne, aztèque ou des Indiens d'Amérique du Nord, évoluait constamment et s'enrichissait à mesure que des éléments nouveaux ou des idées nouvelles étaient à exprimer et à représenter.

RENÉ MOREU, grand peintre à plumes qui a pour wigwam* une maison en ardoises et torchis située aux confins de la Grande Plaine picarde, a attribué ce titre aux quelques cent cinquante tableaux qui composent sa dernière série d'oeuvres.

Quels indices pour une approche de cette oeuvre entend-il nous livrer en nous proposant ce mot ?

La nature, incessant émerveillement du peintre, se raconte en "dessins" qui prennent allure de signes, non par volonté de codage mais par nécessité d'une figuration elliptique, rapide, la seule possible pour retranscrire la fulgurance de l'émotion.

Rien ici de l'automatisme des surréalistes et des effusions de l'inconscient.

Les visions qui font tableaux s'engendrent dans la contemplation du jardin et éclosent dans le nécessaire exil de l'atelier. Là, leur surgissement implique la plus grande disponibilité mentale et une accession à la plus vive conscience.

Le temps du tableau. Celui, court, où la vision devient peinture, en promenades du pinceau dans l'espace du format choisi, en envols, battements d'ailes, caresses, papillonnements, griffures et balafres.

En masses buissonnantes et obscures ou lacis de poussées végétales lancées vers la lumière. Ecriture primitive en effet, en cela qu'elle évacue la précision descriptive de la dérisoire enveloppe des choses pour n'en inscrire que ce qui l'anime de force vive.

La malvoyance qui frappe RENÉ MOREU depuis près de soixante ans s'est aggravée durant cette période. Des oeuvres entassées dans l'atelier, il dit en plaisantant "Tout ceci est fait à la corne de brume !". Il serait pourtant hasardeux d'invoquer ce handicap pour trouver une justification à la liberté de sa peinture, comme on l'a fait pour les MONET des années de cataracte. Cette "figuration libre" était en amont promise. Elle s'est conquise avec le temps. Progressivement, l'esprit s'est désencombré de tout formalisme.

PHILIPPE MEHAT, In René Moreu : PICTOGRAMMES, OEUVRES 2000-2002. EDITIONS CULTURE HORS SOL, 2003.

* Type d'habitation construite par les Américains d'Amérique du Nord

RENÉ MOREU est né à Nice en 1920, un 11 novembre. Mais il vécut ensuite à Marseille jusqu'à la guerre. L'enfant y fit sa joie des plages de galets et de "l'Orient de pacotille" qui s'y logeait, comme des pierres mal jointes des murs de la Vieille Charité. Le certifié, obtenu "sans mention", mais à douze ans, restera l'unique peau d'âne. Un livre, *Les Montparnos*, fait rêver l'adolescent. Il découvre le cubisme, qu'il pratique pour décorer le bistrot familial. Ce qui lui vaut d'être lui-même découvert et d'entrer à l'Atelier Cadenel, fréquenté par les jeunes promoteurs d'une "école marseillaise", ANTOINE SERRA et AMBROGIANI. Il est alors apprenti dans l'imprimerie de presse d'un grand quotidien marseillais.

Survient la guerre. Réfractaire, RENÉ fait trois mois de cachot. Puis, condamné par un tribunal militaire aux travaux forcés, il doit passer en zone Nord, où il accomplit des missions pour la Résistance, tout en fréquentant la Grande-Chaumière. En 1943, une affection dont il ne savait pas être atteint lui fait perdre quasiment la vue. Ce n'est que dix ans plus tard que des implants lui permettront de revenir quelque peu au dessin et à la peinture. Parallèlement, il y a l'aventure du journal VAILLANT puis le début d'une carrière d'illustrateur. MOREU retrouve alors le peintre COBRA, JACQUES DOUCET, qu'il avait connu sur les barricades de la Libération, ("Je n'avais pas d'arme, ironise RENÉ, heureusement pour mes camarades !"). Ils travaillent ensemble dans la petite maison de torchis acquise au creux d'un village de l'Oise. Là, naîtront les *Floraisons murales* et aussi les *Morilles*. À partir de cette date, RENÉ MOREU est régulièrement accueilli au Salon de Mai, avec de grands noms, demeurés tels. Jusqu'à l'interruption de 1975, en même temps que sa vue, de nouveau, se détériore. Malgré une rétrospective à la Maison de la Culture d'Amiens, c'est un grand choc, et un retrait intime.

Le peintre se met plus encore à l'école des choses, assemblées en collages qu'il nomme les *Rustiques*. À quoi succèdent des tiges de gerbes d'or entrecroisées, enfouies dans le blanc, torchis et porcelaines brisées, ou lustrées de terre sombre. Il y aura aussi, au début des années 80, les Casiers mirobolants, mosaïques byzantines d'objets enchâssés, des Tapis de papier, des Poèmes verticaux. Dans les années 90, ce seront des galets fabriqués à partir de vieux journaux, à l'image de ceux de l'enfance, auxquels suivront des Jardins, aujourd'hui des Pictogrammes.

Demain n'est pas encore nommé.



Ombre et lumière (1990)



Les taches de soleil (60x60 - 2001)



Petit ballet du soir (60x60 - 2001)



La danse du vent (65x60 - 2001)